

LETTRE DU PRÉPOSÉ GÉNÉRAL À L'ORDRE
POUR LA CANONISATION
DE LA BIENHEUREUSE ÉLISABETH DE LA TRINITÉ

Très chers frères et sœurs dans le Carmel,

À un an de distance de la canonisation des époux Martin, nous nous apprêtons à célébrer un autre événement de grâce qui nous remplit de joie. 110 ans après sa mort, le 16 octobre prochain, notre sœur Élisabeth Catez sera inscrite au canon des saints de l'Église, entrant ainsi de plein droit dans la grande et glorieuse famille des saints du Carmel.

Les raisons de remercier le Seigneur et de réfléchir sur le sens de cet événement pour le cheminement actuel de notre Ordre sont nombreuses. L'enseignement riche et stimulant que le pape François propose par ses paroles et ses initiatives – je pense à l'encyclique *Laudato si* et à l'année jubilaire de la Miséricorde – peut nous aider à recueillir quelques aspects de l'actualité du témoignage et du magistère spirituel de notre insigne sœur, aimée et appréciée dans les milieux spirituels, mais encore peu connue de la plupart des fidèles. Pourtant, sa vie de jeune fille vive, sensible, fascinante, talentueuse, généreusement engagée dans la vie ecclésiale, liée à sa famille, affectivement exubérante et capable d'amitié, amante de la beauté et, en tout cela, conquise et polarisée par le mystère de la Trinité que Jésus Christ nous a communiqué, devrait la rendre intéressante !

Élisabeth peut nous aider à puiser à la source abondante et toujours fraîche de la Trinité, qui donne vitalité, signification, persévérance joyeuse à notre consécration et mission. Elle offre à tous un exemple stimulant de comment l'immersion dans le mystère de la vie divine permet de se réaliser en plénitude.

Dans cette lettre je veux vous proposer quelques clés pour relire les écrits d'Élisabeth¹ afin d'en recueillir l'actualité, en tenant compte de quelques phénomènes contradictoires des temps que nous vivons : la fragmentation du moi, de moins en moins capable de trouver son identité dans des relations bonnes, parce que confus et méfiant ; l'excitation à se rendre présents pour se sentir vivre au moyen d'une visibilité médiatique, qui cependant échoue à nous rendre présents à nous-mêmes ; la remplissage frénétique et bruyant du temps par des activités qui nous occupent et nous agitent, et nous ôtent le temps pour écouter, sentir et réfléchir en profondeur ; l'usage de la beauté et l'esthétisme sélectif de la réalité à des fins consuméristes, qui rejette la gratuité en empêchant de cueillir la beauté inhérente aux choses et en défigurant la nature ; le sentiment diffus d'être au bord du gouffre, à la merci de forces inconnues et ingouvernables, qui rend inutile tout effort vers le bien, dans un monde toujours plus marqué par la violence, la misère et la précarité, sans espoir d'une possibilité de paix ; la souffrance et la mort vécues comme un malheur, que la culture dramatise ou fuit vainement et dont elle ne réussit pas à reconnaître la valeur.

Comment unifier notre vie ?

Un fil rouge unit l'expérience d'Élisabeth depuis sa petite enfance jusqu'à sa mort, alors qu'elle est jeune encore mais déjà parvenue à sa maturité : l'intuition que la seule chose importante est de « vivre par amour. » Le Dieu qui est capable de vaincre son tempérament fougueux et colérique et de captiver son cœur sensible et assoiffé de beauté, elle le rencontre en Jésus crucifié par amour (cf. Lettre 133). En lui elle voit et touche un amour passionné et passionnant, qui la conquiert et lui fait décider, à un âge tendre, d'être toute à lui. C'est le

¹ Les citations sont prises dans : Elisabeth de la Trinité, *Œuvres complètes*, Paris, Editions du Cerf, 1996.

contact qui a lieu le plus beau jour de sa vie, le jour de sa première communion,
« Où Jésus fit en moi sa demeure
Où Dieu prit possession de mon cœur,
Tant et si bien que depuis cette heure,
Depuis ce colloque mystérieux
Cet entretien divin, délicieux,
Je n'aspirais qu'à donner ma vie
Qu'à rendre un peu de son grand amour
Au Bien-Aimé de l'Eucharistie
Qui reposait en mon faible cœur,
L'inondant de toutes ses faveurs. » (Poésie 47).

Les difficultés qu'elle doit affronter dans son processus de maturation – comme le contraste entre le désir d'entrer au Carmel et l'opposition de sa mère très aimée ; vouloir rester recueillie dans l'intimité avec Jésus et participer à des bals où des jeunes gens fascinés par sa beauté lui portent grand intérêt ; se sentir appelée à la solitude qui requiert détachement et séparation, et être engagée dans de multiples activités artistiques et sociales ; donner à Dieu tout son cœur et en même temps être disponible et affectionnée à ses amies – trouvent leur solution dans l'attraction qu'exerce sur elle « le trop grand amour » du Christ, qui resplendit sur la Croix, « le bois de la Croix pour allumer dans l'âme le feu de l'amour » (Lettre 138).

Parmi les passages préférés d'Élisabeth il y a l'*incipit* de l'hymne de la lettre aux Éphésiens, où saint Paul annonce le destin glorieux de l'homme en disant que nous avons été pensés, bénis et prédestinés de toute éternité « pour que nous soyons saints, immaculés devant lui, dans l'amour » (Ep 1,4). Ainsi « une âme qui discute avec son moi, qui s'occupe de ses sensibilités, qui poursuit une pensée inutile, un désir quelconque, cette âme disperse ses forces », parce qu'« elle n'est pas tout ordonnée à Dieu » (Dernière retraite, 3). Tout ce qui n'est pas fait pour Dieu est néant (cf. Lettre 340), fait le vide au lieu de remplir, disperse au lieu de réunir. Ce n'est pas l'activité qui disperse, mais ne pas « croire qu'un Etre qui s'appelle l'Amour habite en nous » (Lettre 330), ne pas être uni à l'Etre qui nous aime, au Père qui dans le Christ nous attend dans sa maison et par son Esprit nous soutient sur le chemin.

Le grand acte de la foi – nous rappelle Élisabeth en faisant écho à l'évangéliste Jean – est de croire en cet immense amour que Dieu a pour nous (cf. Le Ciel dans la foi, 20). L'unification de la personne advient donc par la puissance de l'acte de foi et se réverbère dans la sensibilité. Par conséquent, pour grandir harmonieusement, guérir les blessures de la vie et mûrir en tant que personnes, il ne faut pas avoir comme objectif de se soucier de son propre moi ou de surmonter sa propre faiblesse, mais plutôt de sortir de nous-mêmes, de quitter le moi (cf. Dernière retraite, 26) dans un avantageux échange avec le moi du Christ, qui « veut consumer notre vie, pour la changer en la sienne, la nôtre pleine de vices, la sienne pleine de grâce et de gloire, toute préparée pour nous, si seulement nous nous renonçons. » (Le Ciel dans la foi, 18).

Le secret est alors de reconnaître combien nous sommes aimés, en fixant les yeux sur le Maître qui est venu allumer le feu de l'amour et qui veut le voir brûler dans ses disciples afin qu'il se répande visiblement dans le monde entier. L'amour divin est tellement excessif et sans mesure qu'il entraîne l'âme qui le lui permet, en la rendant constante, et non plus assujettie aux à-coups imprévisibles et inévitables de la vie. Comme « elle a vu l'invisible, elle ne s'arrête plus aux goûts, aux sentiments » ; il arrive même que « plus elle est éprouvée, plus sa foi grandit, parce qu'elle traverse pour ainsi dire tous les obstacles pour aller se reposer au sein de l'Amour infini, qui ne peut faire qu'œuvres d'amour » (Le Ciel dans la foi,

20). D'ailleurs, c'est là l'expérience humaine du Fils envoyé par le Père sur la terre et accueilli par l'humble Mère, c'est là le désir inscrit dans l'être de chaque homme, c'est aussi la grâce du baptême qui de ce fait constitue une naissance nouvelle, une illumination permanente pour celui qui en fait mémoire, le commencement de la vie éternelle (cf. Le Ciel dans la foi, 2).

Pour Elisabeth, l'immaturation a comme racine l'indécision devant l'union avec Dieu, le fait de rester centré sur soi-même et de ne pas choisir l'amour. L'action par laquelle Dieu nous transforme et nous unifie est un phénomène presque physique, qui consume l'amour-propre, la peur de souffrir, les vices, l'aversion contre Dieu. Celui-ci nous demande de céder notre volonté pour être greffés dans l'amour, « c'est un double courant entre Celui qui est et celle qui n'est pas » (Lettre 131).

La misère, lieu béni de la miséricorde

Si nous voulons devenir – par notre consécration et notre travail- signes efficaces de l'action du Père « nous sommes appelés à fixer notre regard sur sa miséricorde » (*Misericordiae vultus*, 3). Souvent, en effet, que nous la formulions ou qu'elle reste implicite, une demande habite notre esprit et nous stérilise en brisant notre élan et en nous ôtant l'enthousiasme : qu'est-ce que je peux en faire, de ma faiblesse ? Ce serait tellement mieux si elle n'existait pas ; Ah ! Si seulement j'étais plus fort ! Si j'étais invulnérable, que de problèmes en moins !... Et l'idéal se trouve inatteignable ! Ainsi le chemin du désespoir et de la frustration est déblayé devant nous.

Élisabeth raisonne de manière complètement différente, comme aussi le pape François, lorsque, contemplant le mystère de la passion de Jésus, il dit que la force de la tendresse s'expérimente seulement en acceptant d'entrer en contact avec l'existence concrète des autres, sans se garder distants du cœur des drames humains, mais en touchant la chair souffrante, la nôtre et celle des autres (cf. *Evangelii gaudium*, 269-270). En parlant avec sa sœur Guite, notre Sainte lui suggère de « rayer le mot découragement » de son vocabulaire: plus la faiblesse se fait sentir, plus le Seigneur semble caché, plus il faut se réjouir en se rappelant que : « l'abîme de ta misère attire l'abîme de sa miséricorde » (Lettre 298). L'intériorité est abyssale parce qu'en elle il y a le Dieu qui nous aime de manière immuable, il y a « cet abîme d'amour que nous possédons en nous (cf. Lettre 292).

Si nous utilisons la lumière de la foi nous trouvons la confiance et l'amour, qui nous permettent de descendre dans nos profondeurs, au lieu de faire du surplace sur les vagues de la vie. Ainsi nous expérimentons « l'Abîme qui est Dieu », inséparablement lié à notre être, et c'est « là tout au fond que se fera le choc divin, que l'abîme de notre néant, de notre misère, se trouvera en tête-à-tête avec l'Abîme de la miséricorde, de l'immensité du tout de Dieu » (Le Ciel dans la foi, 4).

C'est seulement en reconnaissant cette vérité qui est le cœur du message évangélique, qu'il est possible de reconnaître « Dieu sous le voile de l'humanité » (Dernière retraite, 4) et d'écouter sa parole dans le présent. Si nous voulons trouver la paix, nous devons nous prosterner et nous plonger « dans l'abîme de notre néant » : il en naîtra l'adoration, « l'extase de l'amour » (Dernière retraite, 21). De là découle la confiance : la peur de ma propre faiblesse disparaît, car « le Fort est en moi et sa vertu est toute-puissante ; elle opère, dit l'Apôtre, au-delà de ce que nous pouvons espérer ! » (Lettre 333).

Que d'espérance il est donc possible d'avoir s'il est vrai que « l'âme la plus faible, même la plus coupable, est celle qui a le plus lieu d'espérer », et qu'« elle possède au centre d'elle-même un Sauveur qui veut à toute minute la purifier » (Lettre 249) car « sa mission est de pardonner » (Lettre 145). Nous devons voir notre néant, notre misère, notre impuissance, en reconnaissant sereinement que nous sommes incapables de progrès, de persévérance et en les

étalant devant la miséricorde du Maître (cf. Le Ciel dans la foi, 12). Nous pouvons ainsi trouver la liberté et la paix qui sont l'expression de la réconciliation avec nous-mêmes dans le Christ – « il est en moi, je suis son sanctuaire Oh, n'est-ce pas la "vision de paix" ? » (Poésie 88) – en désirant que Lui grandisse en nous, et par cette croissance, soit connu par les hommes. Par conséquent, la sainteté est vraiment à notre portée, parce qu'elle se trouve dans un mouvement de descente, non pas d'élévation :

« Le Tout-Puissant a besoin de descendre
Pour épancher les flots de son amour.
Il cherche un cœur qui veuille le comprendre,
Et c'est en lui qu'il fixe son séjour. (...)
« Regarde-moi, tu pourras mieux comprendre
Le don de soi, l'anéantissement.
Pour m'exalter tu dois toujours descendre,
Que ton repos soit dans l'abaissement.
C'est là toujours que se fait la rencontre » (Poésie 91).

L'eucharistie est le Tout de la Trinité qui nous envahit

Le mystère de la Sainte Trinité est l'abîme dans lequel Élisabeth en se perdant se retrouve (cf. Lettre 62). Il est « une immensité d'amour qui nous déborde de toutes parts » (Lettre 199), imprègne et vivifie chaque fibre de l'être et s'écoule en l'âme dans la mesure où la personne puise par la foi la grâce baptismale et se conforme progressivement au Christ. L'horizon de la réalité grandit toujours plus (cf. Lettre 89) et tout s'éclaire, parce que le Christ « nous introduit en ces profondeurs, en ces abîmes où l'on ne vit que de Lui » (Lettre 125) et il nous fait participer à son regard, à ses sentiments, à son cœur : « Il fascine, Il emporte, sous son regard l'horizon devient si beau, si vaste, si lumineux... » (Lettre 128). La Trinité n'est pas une vérité abstraite et compliquée, mais la vie des Trois – elle les nomme ainsi – qui en leur heureuse communion créent le monde et l'humanité en les rendant participants de la splendeur de l'Amour, de la Lumière et de la Vie. Dieu est le Père, son Fils et leur Esprit : « La Trinité, voilà notre demeure, notre "chez nous", la maison paternelle d'où nous ne devons jamais sortir » (Le Ciel dans la foi, 2).

Dans la logique de la foi, les racines et les conséquences existentielles de l'être chrétien sont en très étroite connexion : vivre dans la foi, connaître l'amour du Christ crucifié pour nous, habiter dans la lumière qui nous rend beaux même dans les moments les plus douloureux de la vie, être transformés par l'Esprit comme cela est arrivé en Marie, vivre habités par la Trinité, trouver la paix du Ciel sur la terre, pour Élisabeth sont synonymes.

L'Eucharistie est la clé de cette vision lumineuse et prophétique de la vie. Dans l'expérience d'Élisabeth, le jour de sa première communion, la communion à Jésus-Eucharistie et l'adoration prolongée du don continué qu'il nous fait de lui-même en se rendant visible dans l'Hostie consacrée seront la source expérimentale, la porte de communication, le lieu de confluence de toutes les lumières et toutes les grâces qu'elle recevra au cours de sa vie brève et très intense. « Quand le Saint-Sacrement est exposé à la chapelle, en entrant, il me semble que c'est le Ciel qui s'entrouvre, et c'est bien cela en réalité puisque c'est le Même que j'adore dans la foi et que les glorifiés contemplent face à face » (Lettre 137). « Il me semble que rien ne dit plus l'amour qui est au Cœur de Dieu que l'Eucharistie : c'est l'union, la consommation, c'est Lui en nous, nous en Lui, et n'est-ce pas le Ciel sur la terre ? Le Ciel dans la foi en attendant la vision face à face tant désirée. » Cette attente dans la foi fait que « tout disparaît et il semble que déjà on pénètre dans le mystère de Dieu » (Lettre 165). Dans l'Eucharistie, la réalité du Ciel est rendue présente, communiquée et personnalisée par l'Esprit

Saint pour chaque âme, parce que le Ciel est « celui que l'Esprit Saint crée en toi » (Lettre 239). L'Eucharistie est une réalité tellement vitale, qu'Élisabeth s'engagea pour atteindre l'objectif d'être digne de recevoir chaque jour la communion eucharistique journalière (à une époque où ce n'était pas une pratique habituelle) : « Alors, ô mon Dieu, je serai au comble de mes vœux : vous recevoir chaque jour, puis d'une Communion à l'autre vivre dans votre union, votre intimité, ah, c'est le paradis sur terre ! » (Journal, 150). Comme saint François, Élisabeth considère l'Eucharistie en étroite relation avec la Nativité, d'où émane la lumière splendide qui rend visible à nos yeux le bouleversant Mystère de l'Incarnation, commencement de l'accomplissement du salut et de la glorification de l'humanité à travers l'effusion de la charité et l'union intime avec Dieu, qui moyennant la foi se réalise dans le cœur humain (cf. Poésies 75.86.88.91).

Dans cette intime transfusion d'amour l'expérience humaine change radicalement. Que pouvons-nous découvrir et « toucher de la main » – de nous, de Dieu, des autres, de la réalité – en communiant en pleine confiance au mystère de la foi ?

1) *En réalité, nous sommes une humanité de surcroît.* Si nous pensons un instant au poids toujours plus lourd que comportent – dans nos relations, la formation de l'opinion publique et la croissance des jeunes – la visibilité de sa propre image et la volonté de se rendre instantanément « disponible » pour montrer qu'on veut y être « pour les autres », nous nous rendons compte de l'énorme différence avec le discours et l'expérience personnelle d'Élisabeth. Pour elle il n'y a pas possibilité d'être vraiment soi-même et de se rendre présent à l'autre, de manière réelle et pas éphémère, si on ne se situe pas dans la profondeur où nous trouvons notre image humaine en la personne divine du Christ – image visible du Père. Quand l'homme ne se reconnaît pas ou n'est pas reconnu comme un espace de communication personnelle, il ne représente et donc ne vaut plus rien. Au contraire, en s'ouvrant aux clartés de la foi, la personne « découvre son Dieu présent, vivant en elle ; à son tour elle demeure si présente à Lui, dans la belle simplicité, qu'Il la garde avec un soin jaloux » (Dernière retraite, 5). Tout devient précieux si nous découvrons cette intimité invisible et cherchons à connecter notre expérience humaine avec la sienne, en pointant le regard sur les mystères de sa vie, en cherchant à percevoir ses sentiments, ceux qui émergent des Évangiles, pour les faire nôtres : « Il me semble qu'il faudrait s'approcher si près du Maître, communier tellement à son âme, s'identifier à tous ses mouvements, puis s'en aller comme Lui en la volonté du Père (Lettre 158). La valeur de nos citations bondirait jusqu'aux étoiles en devenant par identification intérieure « le sacrement du Christ » ; en chaque expression de notre existence – joyeuse ou triste, de force ou de faiblesse – nous pourrions « donner notre Dieu tout saint, le Dieu crucifié tout Amour. Mais pour le donner ainsi, il faut s'être laissé transformer en une même image avec Lui ; il faut la foi qui regarde et qui prie sans cesse ; la volonté devenue captive enfin et qui ne s'en va plus ; le cœur vrai, pur, et tressaillant sous la bénédiction du Maître » (Notes intimes, 14). Cette mystique paulino-carmélitaine surpasse la vaine tentative de se trouver soi-même dans la reconnaissance des autres, à qui nous exposons notre extériorité et nos prestations ; nous nous trouvons nous-mêmes et l'autre en cherchant l'Autre, en nous gardant conscients que nous sommes – tous – à l'image du Christ : « Que je Lui sois une humanité de surcroît en laquelle Il renouvelle tout son Mystère. Et vous, ô Père, penchez-vous vers votre pauvre petite créature, "couvrez-la de votre ombre", ne voyez en elle que le "Bien-Aimé en lequel vous avez mis toutes vos complaisances" » (Notes intimes, 15).

2) *Devenir des personnes de communion, qui le rayonnent.* Chaque personne porte avec soi ce qui a marqué sa vie : les personnes qui l'ont engendrée, celles qui ont contribué à sa formation, celles qui ont été à ses côtés dans les moments cruciaux de la vie. Dans nos

rencontres, nous rencontrons et nous communiquons aussi quelque chose des personnes que nous portons dans notre être.

Le « sublime mystère, la nouvelle incarnation » se réalisant dans l'âme qui se laisse aimer par le Crucifié jusqu'au fond de sa propre misère et l'aime en retour par gratitude « jusqu'à l'épuisement », est le « Je ne vis plus, Il vit en moi » (Poésie 75), qui permet à l'amour incarné dans le Christ de rayonner (cf. Notes intimes, 15). La communion, que tous les hommes de bonne volonté cherchent à construire et qui à notre époque est de plus en plus blessée et offensée, ne peut se réaliser que dans la mesure où se réalisera la volonté divine de « restaurer toutes choses dans le Christ ». La route est marquée ; Elisabeth la décrit ainsi : « Contemplons donc cette Image adorée, tenons-nous sans cesse sous son rayonnement pour qu'elle s'imprime en nous ; puis allons à toutes choses dans l'attitude d'âme où s'y rendrait notre Maître saint » (Le Ciel dans la foi, 27).

Amour du Christ, amour de l'Église et amour des hommes vont de pair et se soutiennent l'un l'autre. Se plonger dans le Christ pour avoir « l'âme pleine de son âme, pleine de sa prière, tout l'être captivé et donné » et « entrer en toutes ses joies, partager toutes ses tristesses », c'est être fécond, corédempteur, « enfanter les âmes à la grâce, multiplier les adoptés du Père, les rachetés du Christ, les cohéritiers de sa gloire » (Notes intimes, 13). Rendre gloire à Dieu c'est rendre visible le Christ – sa vie – dans notre existence. Ici se révèle que l'inconstance et la lassitude dans l'oraison sont proportionnelles au fait que nous ne sommes pas conscients de cette vocation qui est notre identité : « Je communierai pour vous à Celui qui est un Feu consumant, afin qu'Il vous transforme toujours plus en Lui-même, pour que vous puissiez Lui rendre toute gloire » (Lettre 328). En effet l'âme, au contact de l'Esprit Saint, « deviendra comme une flamme d'amour se répandant dans tous les membres du corps du Christ qui est l'Église » (Lettre 250). Seulement ainsi,

« Par notre générosité
Nous aiderons la Sainte Église
Et l'on verra régner l'amour
Avant-goût du divin Séjour » (Poésie 94) ;
« Vivre d'amour, ou vivre de sa vie,
C'est ce qui fait des apôtres de nous.
Si grande est la puissance d'une âme envahie,
Je crois qu'elle obtient tout » (Poésie 77).

3) *Vivre la souffrance comme une bénédiction.* Il est vrai que nous ne sommes pas créés pour souffrir mais pour jouir, non pour mourir mais pour vivre, et nous devons ajouter : non pour nous posséder égoïstement mais pour nous donner généreusement. Au fond de la peur et du refus de la souffrance on peut trouver une fermeture, une solitude profonde, l'idole de la beauté physique et de l'efficacité, l'orgueil, en dernière analyse le manque d'une expérience abyssale – pour le dire avec Elisabeth – de l'amour divino-humain. Elisabeth l'a vécu, elle s'est immergée et laissée emporter, jusqu'à le demander avec insistance pour elle-même et pour les personnes chères dans ses colloques intimes avec les Trois.

Des mots – rien qu'à les entendre – évoquent des sentiments de tristesse, éveillent nos soupçons et nous déplaisent : des mots comme victime, sacrifice, immolation, renoncement, oubli de soi ; ce sont pourtant les seuls qui décrivent dans l'Écriture et dans l'expérience spirituelle la nécessité de la Pâque et la vérité de l'amour pour quelqu'un. Elisabeth le comprenait bien et elle disait : « Demandons-Lui de nous rendre vrais dans notre amour, c'est-à-dire de faire de nous des êtres de sacrifice, car il me semble que le sacrifice n'est que l'amour mis en action » (Lettre 250). C'est pourquoi, c'est une source de bonheur de penser que « le Père m'a prédestinée à être conforme à son Fils crucifié » (Lettre 324).

L'Eucharistie est sacrement de communion, banquet du ciel, repas de fête parce que quelqu'un s'est immolé, sacrifié, laissé annihiler pour nous. Nous pouvons percevoir alors le caractère central, théologique et spirituel, des expressions comme les suivantes et la beauté de la perspective eucharistique offerte :

« Maître adoré, vous cherchez une hostie
Et vous voulez en votre charité
Perpétuer à jamais votre vie,
Vous incarnant parmi l'humanité,
Car vous rêvez que monte vers le Père
Le sacrifice et l'adoration » (Poésie 91).

La paix et le repos ne naissent pas de l'absence de problèmes et de souffrances, mais lorsque « on sait apprécier le bonheur de la souffrance et la regarder comme la révélation du "trop grand amour" dont parle Saint-Paul » (Lettre 323 bis) ; si la « douleur est la révélation de l'Amour » elle devient précieuse et bénie et peut devenir « ma résidence aimée, c'est là où je trouve la paix et le repos, là où je suis sûre de rencontrer mon Maître et de demeurer avec Lui » (Lettre 323). C'est pourquoi un chrétien ne devrait pas avoir d'autre idéal que d'être « transformé(e) en Jésus crucifié » (Lettre 324) : en découvrant que le Christ habite dans la douleur, il recevrait la force dans les circonstances douloureuses et frustrantes de la vie. Donc, à la lumière de l'éternité, sacrifices, luttes, misères sont des motifs de joie, et non de tristesse (cf. *Le Ciel dans la foi*, 30) ; le secret est d'apprendre à se réfugier toujours « sous la prière de votre Maître ; oui, sur sa Croix Il vous voyait, Il priait pour vous, et cette prière est éternellement vivante et présente devant son Père ; c'est elle qui vous sauvera de vos misères » (Lettre 324).

La souffrance, au lieu d'être « preuve » d'un manque d'amour, se change en « écho » de l'amour divin, pressé d'entrer dans le cœur et d'irradier l'humanité. Dans la maladie la plus douloureuse on devient des signes d'espérance pour celui qui se tient à nos côtés et pour celui qui souffre sans espérance, si nous la vivons comme le mystère du Christ mort et ressuscité qui célèbre avec son disciple sa Messe (cf. Lettre 309).

4) *Le temps est racheté*. La lumière de l'éternité offre la perspective juste sur la réalité parce que, en donnant à la vie le sens d'une origine et d'une fin bonnes, elle la place à l'intérieur d'un processus dans lequel chaque événement est relativisé et racheté d'une absolutisation qui le ferait exploser, en le surchargeant d'attentes. En même temps, la plénitude de l'être personnel est préparée à travers tous les choix que nous faisons, les actions que nous accomplissons, les paroles que nous prononçons : « Que la vie est quelque chose de sérieux : chaque minute nous est donnée pour nous "enraciner" plus en Dieu » (Lettre 333) et parvenir à ressembler dans la vie au modèle divin dans une union toujours plus intime avec Lui. La Trinité nous veut avec elle, « non seulement durant l'éternité, mais déjà dans le temps, qui est l'éternité commencée, mais toujours en progrès » (*Le Ciel dans la foi*, 1). Que faire pour que ce processus advienne en nous ? « Voici le secret : s'oublier, se quitter, ne pas tenir compte de soi, regarder au Maître, ne regarder qu'à Lui, recevoir également comme venant directement de son amour, la joie ou la douleur » (Lettre 333).

Dans cette dimension contemplative il est possible de lire les événements, des plus petits aux plus grands, comme l'expression de la volonté du Père – comme le faisait le Christ –. Ainsi pour celui croit, « chaque incident, chaque événement, chaque souffrance comme chaque joie est un sacrement qui lui donne Dieu » (*Le Ciel dans la foi*, 10). En tout il est possible de communiquer avec Lui, la réalité devient significative, les événements se connectent et se conjuguent, les points se croisent en laissant voir une belle trame, sensée, favorable à la

croissance humaine. Si le Verbe éternel est entré dans la réalité et s'est uni de quelque manière à chaque homme, alors
« A travers tout je puis, dès cette terre
Le contempler aux clartés de la foi (...)
M'unir à Lui, le toucher par la foi » (Poésie 91).

Élisabeth l'avait appris dans la longue attente pour entrer au monastère, qui favorisa une intériorisation du lieu de la contemplation et de l'union avec Dieu, jusqu'à la vivre dans les circonstances mondaines, en se concentrant sur l'essentiel de la vocation et du témoignage chrétien : la réalité de la foi, le concret de la volonté divine, la présence de Dieu au milieu des événements quotidiens.

Il n'est plus possible d'expérimenter qu'« on n'a pas suffisamment de temps », ou de faire l'expérience que ce qu'on fait empêche la vie parce qu'on n'y trouve aucun sens ou que c'est une manière de se fuir soi-même. La foi, si nous ne la laissons pas sommeiller, nous tient éveillés, attentifs à accueillir les grâces de Dieu qui viennent à nous tous les jours, et recueillis « sous sa parole créatrice, en cette foi au "trop grand amour" qui permet à Dieu de combler l'âme "selon sa plénitude" » (Dernière retraite, 34. Cf. Ep 2,4 et 3,19).

5) *Vivre « au-dedans » reconnaissants et connectés avec la vie véritable.* La sainteté c'est vivre « en contact avec Lui au fond de l'abîme sans fond, "au-dedans" » (Le Ciel dans la foi, 32). « *Au-dedans* » est l'expression qui résume le charisme et la mission éternelle d'Élisabeth de la Trinité : vivre la relation avec Dieu, le mystère de l'Eglise, les relations d'amitié, les activités, les difficultés de l'existence, les événements de son époque, consciemment et avec ténacité, en très étroite union avec le Verbe incarné, crucifié et ressuscité, qui se donne constamment à toute créature. A s'abîmer dans le Mystère de la foi correspond le passage du « moi, je » à la rive du « Je suis » divin et, par conséquent, la dilatation de l'horizon de la vie et du regard ; se consolider dans la foi est l'unique chose nécessaire en notre vie, parce que cela nous permet « de n'agir que sous la grande lumière de Dieu, jamais d'après les impressions, l'imagination » (La grandeur de notre vocation, 11). C'est l'expérience du Ciel sur la terre, du réalisme de la vie divine dans la communion des saints, de la réalisation sensible – déjà ici-bas mais pas encore en plénitude – des paroles de vérité et de vie que la révélation nous donne comme notre lumineux héritage d'enfants de Dieu.

En demandant dans sa prière d'être entièrement présente au sein de la Trinité adorée, éveillée en la foi et abandonnée à son action créatrice, Élisabeth désire que « chaque minute m'emporte plus loin dans la profondeur de votre mystère » (Notes intimes, 15) ; vivre « au dedans » signifie appuyer totalement son être personnel dans la Trinité « Dieu tout amour » : « C'est cette intimité avec Lui "au-dedans" qui a été le beau soleil irradiant ma vie, en faisant déjà comme un Ciel anticipé ; c'est ce qui me soutient aujourd'hui dans la souffrance » (Lettre 333). Si nous permettons à la beauté infinie de s'imprimer en nous, il nous est possible, même dans un monde où « tout est contaminé », d'être des personnes « belles de sa beauté, lumineuses de sa lumière » (cf. Lettre 331), qui grandissent dans la gratitude et sont toujours dans la joie d'enfants de Dieu (cf. La grandeur de notre vocation, 12), capables de recueillir un reflet de sa beauté et de son amour dans la nature et dans les personnes.

Une saine relation avec la création implique « de reconnaître ses propres erreurs, péchés, vices ou négligences, et de se repentir de tout cœur, de changer intérieurement. » (*Laudato si*, 218) « Elle implique gratitude et gratuité, c'est-à-dire une reconnaissance du monde comme don reçu de l'amour du Père. » (*Laudato Si*, 220) Cette reconnaissance nous pousse à agir dans le respect, sans abuser d'aucune réalité, conscients de « former avec les autres êtres de l'univers une belle communion universelle. Pour le croyant, le monde ne se contemple pas de

l'extérieur mais de l'intérieur, en reconnaissant les liens par lesquels le Père nous a unis à tous les êtres » (*idem*, 220), dans l'assurance que « le Christ a assumé en lui-même ce monde matériel, et qu'à présent, ressuscité, il habite au fond de chaque être, en l'entourant de son affection comme en le pénétrant de sa lumière » (*idem*, 221). Grâce aux sacrements – en particulier l'Eucharistie – dans lesquels la nature est assumée en Dieu et transformée en médiation, « nous sommes invités à embrasser le monde à un niveau différent » (*idem*, 235) de celui du profit et de l'exploitation. L'accord harmonieux entre le pape François qui vise à poser les bases d'une écologie intégrale et Élisabeth est extraordinaire :

« Le Seigneur, au sommet du mystère de l'Incarnation, a voulu rejoindre notre intimité à travers un fragment de matière. Non d'en haut, mais de l'intérieur, pour que nous puissions le rencontrer dans notre propre monde. Dans l'Eucharistie la plénitude est déjà réalisée ; c'est le centre vital de l'univers, le foyer débordant d'amour et de vie inépuisables. Uni au Fils incarné, présent dans l'Eucharistie, tout le cosmos rend grâce à Dieu. En effet, l'Eucharistie est en soi un acte d'amour cosmique : "Oui, cosmique! Car, même lorsqu'elle est célébrée sur un petit autel d'une église de campagne, l'Eucharistie est toujours célébrée, en un sens, *sur l'autel du monde*". L'Eucharistie unit le ciel et la terre, elle embrasse et pénètre toute la création. Le monde qui est issu des mains de Dieu, retourne à lui dans une joyeuse et pleine adoration : dans le Pain eucharistique » (*idem*, 236)

Marie, modèle de l'écoute qui rend féconds

« Recueille-toi, c'est en ton âme
Que le mystère est accompli.
Jésus, Splendeur du Père,
En toi s'est incarné.
Avec la Vierge Mère
Etreins ton Bien-Aimé,
Il est à toi. » (Poésie 86).

Marie est la créature qu'on ne peut raconter mais seulement contempler, parce qu'elle a pénétré de manière unique le mystère du Christ ; on peut invoquer son aide, apprendre d'elle comment prendre soin du don, en se remettant dans ses mains maternelles : « Cette Mère de grâce va former mon âme afin que sa petite enfant soit une image vivante, "saisissante", de son premier-né, le Fils de l'Éternel, Celui-là qui fut la parfaite louange de la gloire de son Père » (Dernière retraite, 2).

En elle tout se passe au-dedans. Elle est donc le modèle du disciple qui se laisse rejoindre et transformer par la Parole vivante du Père, en restant docile à l'action créatrice de l'Esprit ; disciple de son Fils, elle nous enseigne à adorer en silence, à souffrir et à rester auprès de la croix, pour contribuer à l'œuvre de la rédemption ; humble, libre, oublieuse d'elle-même, pleine de charité et prête à venir à l'aide, « si recueillie au-dedans avec le Verbe de Dieu » (Dernière retraite, 40). Élisabeth a une admiration profonde pour la Vierge Mère, elle est saisie de stupeur pour son humble grandeur, qui a fait s'ouvrir tout le Ciel, elle qui est le sein où les Trois ont pu prendre demeure dans leur créature (cf. Poésie 79) :

« Penses-tu ce que ce devait être en l'âme de la Vierge, lorsqu'après l'Incarnation elle possédait en elle le Verbe Incarné, le Don de Dieu... En quel silence, quel recueillement, quelle adoration elle devait s'ensevelir au fond de son âme pour étreindre ce Dieu dont elle était Mère » (Lettre 183).

Marie est le témoin intrépide d'un événement énorme ; elle l'est en vertu du silence qui la rend capable d'écouter en profondeur, et qui consent à l'Esprit saint d'imprimer en elle le Fils éternel : elle nous enseigne comment préparer « en notre âme une demeure toute pacifiée en laquelle se chante toujours le cantique de l'amour, de l'action de grâces » (Lettre 165) ; elle nous enseigne comment écouter : « Oh, que je sois toute écoutante, Toujours apaisée en ma foi, A travers tout ton adorante, Celle qui ne vit que de toi » (Poésie 88). La passion de L'écouter est goût de l'harmonie, capacité de vibrer à l'unisson avec l'âme du Christ, « Celui qui a tant à nous dire » (Lettre 164). En effet, comme Marie nous aussi nous sommes « tout Un » avec le Seigneur, qui se donne à nous et demeure en notre âme. Il en découle l'exigence du silence, chose difficile à atteindre : « Aussi elle est affamée de silence afin d'écouter toujours, de pénétrer toujours plus en son Etre infini, elle est identifiée avec Celui qu'elle aime, elle le trouve partout, à travers toutes choses elle Le voit rayonner » (Lettre 133). En la personne naît une louange sans fin, une adoration du don de Dieu qui augmente la charité et la passion de faire connaître le Christ, au point que « louange de gloire » devient sa nouvelle identité :

« Une louange de gloire, c'est une âme qui demeure en Dieu, qu'il aime d'un amour pur et désintéressé, sans se rechercher dans la douceur de cet amour ; qui l'aime est par-dessus tous ses dons et quand même elle n'aurait rien reçu de Lui, et qui désire du bien à l'Objet ainsi aimé. (...) C'est une âme de silence qui se tient comme une lyre sous la touche mystérieuse de l'Esprit Saint afin qu'il en fasse sortir des harmonies divines ; (...) C'est une âme qui fixe Dieu dans la foi et la simplicité, c'est un réflecteur de tout ce qu'Il est ; c'est comme un abîme sans fond dans lequel il peut s'écouler, s'épancher ; (...) Enfin une louange de gloire est un être toujours dans l'action de grâces. Chacun de ces actes, de ses mouvements, chacune de ses pensées, de ses aspirations, en même temps qu'ils l'enracinent plus profondément en l'amour, sont comme un écho du Sanctus éternel. » (Le Ciel dans la foi, 43).

Conclusion

Élisabeth de la Trinité est un don précieux pour nous et pour l'Eglise en notre époque marquée par des crises d'identité, dépression, indifférence, convoitise effrénée, dépravation de la nature et manipulation de l'humain. Elle témoigne, d'une manière forte, belle et convaincante, le réalisme des vérités en lesquelles nous croyons. Elle nous aide à saisir que si nous ne récupérons pas la dimension eschatologique de notre foi, celle-ci devenue inutile perd son efficacité, son mordant et sa force transformatrice.

Nous savons quelle est sa mission, ce qu'elle est en train de faire, ce pour quoi elle nous demande de collaborer, avec un amour ardent et reconnaissant envers la Trinité :

« Au Ciel ma mission sera d'attirer les âmes en les aidant à sortir d'elles pour adhérer à Dieu par un mouvement tout simple et tout amoureux, et de les garder en ce grand silence du dedans qui permet à Dieu de s'imprimer en elles, de les transformer en Lui-même » (Lettre 335).

Nous lui sommes reconnaissants pour les paroles écrites dans sa dernière lettre. Connaissant son cœur, nous savons qu'elle nous les adresse à nous aussi : « Avant de s'en aller au Ciel, ton Élisabeth tient à te dire encore une fois toute son affection et son projet de t'assister, jour après jour, jusqu'à ce que tu la rejoignes au Ciel. (...) Tu auras des luttes à soutenir, tu rencontreras des obstacles au chemin de la vie, mais ne te décourage pas, appelle-moi. Oui, appelle ta petite sœur, tu augmenteras ainsi le bonheur de son Ciel : elle sera si heureuse de

t'aider à triompher, à rester digne de Dieu. (...) Quand je serai près de Dieu, recueille-toi dans la prière, nous nous retrouverons mieux encore » (Lettre 342).

f. Saverio Cannistrà, OCD

Préposé général